



**HAL**  
open science

## ”Th ne vas pas m’apprendre qui je suis”. Archéologie et identité au Sultanat d’Oman.

Serge Cleuziou

### ► To cite this version:

Serge Cleuziou. ”Th ne vas pas m’apprendre qui je suis”. Archéologie et identité au Sultanat d’Oman.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2003, 3, pp.127-128. hal-02103210

**HAL Id: hal-02103210**

**<https://hal.science/hal-02103210>**

Submitted on 18 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Parler d'identité : pourquoi ?

**« Tu ne vas pas m'apprendre qui je suis »**

### **Archéologie et identité au Sultanat d'Oman**

Serge Cleuziou (UMR ArScAn – Du village à l'État)

Dès leur création (1972), les « pays neufs » du Golfe persique ont institué des autorités archéologiques et revendiqué hautement leur passé sur plusieurs millénaires. Le Bahreïn s'est ainsi identifié au pays de *Dilmun* des textes cunéiformes du III<sup>e</sup> millénaire – revendication que pourraient partager le Koweït et, pour sa partie orientale, l'Arabie saoudite – tandis que les Émirats arabes unis et l'Oman s'approprièrent celui de *Magan*. L'étude scientifique de ce passé est le fait d'archéologues européens et nord-américains ou de rares archéologues arabes formés dans les écoles occidentales. On peut, dès que l'on approfondit les raisons de cet intérêt, appréhender toute une série d'incompréhensions mutuelles et de contradictions qui montrent à quel point ces archéologues, par ailleurs fort bien accueillis, évoluent dans un terrain idéologique miné.

La société qui les laisse « reconstruire scientifiquement » son passé, et les y encourage, se fait du passé une idée totalement différente de la nôtre : pour elle, il n'est en aucun cas reconstruisible mais « construit » depuis longtemps et ne peut être au mieux que nous être présenté. Il est constitué de coutumes bonnes puisque établies jadis, de hauts faits, de généalogies et de monuments dont la valeur tient à leur rôle éminent mais certainement pas à leurs vestiges eux-mêmes. L'archéologue a aussi intérêt à savoir que les défauts du passé (il y en a eu) ont été corrigés par l'avènement de l'Islam. D'un autre côté, si les gouvernants ont établi des services d'archéologie, encouragé et généreusement financé les fouilles étrangères, construit des musées somptueux, ils n'en gardent pas moins une certaine méfiance. Les archéologues étrangers, accusés par la presse de fabriquer « un passé falsifié » (c'est-à-dire moins grand que celui de l'Occident) ont donc intérêt à présenter un passé irréprochable – la question étant que tous n'ont pas toujours la même conception d'un passé sans reproche.

Ces principes généraux posés, les attitudes varient profondément selon... le passé du pays. En Arabie saoudite, on peut contradictoirement arborer le Coran comme seule source de la science et présenter dans les musées ou des expositions à l'étranger des objets qui prouvent l'ancienneté du peuplement du pays, dès le paléolithique ancien. La même émission télévisée fait entendre le discours d'un préhistorien comme Leroi-Gourhan, corrigé en contrepoint par celui d'un dignitaire religieux qui rappelle les vérités de la révélation divine. De toutes façons, « si l'homme descend du singe comme le prétend Darwin, il est bien surprenant que de bien plus grands savants comme Avicenne n'en aient rien su ! »

Dans les Émirats du Golfe, où le passé historique conscient est très bref, ces questions sont moins brûlantes et la relation au passé plus formelle : il suffit qu'il soit bon et ne dérange pas outre mesure. En Oman, héritier d'une longue tradition historique, les choses sont plus complexes. Dans ce pays, passé en trente ans d'une situation médiévale à une modernité affirmée et très conscient que son état d'arriération avait été entretenu par les puissances européennes – alors que le Sultanat avait été auparavant une des grandes puissances de l'Océan indien – les valeurs de la tradition sont affirmées avec force, qu'il s'agisse des noms, du vêtement ou de bien d'autres choses encore, comme les fumigations d'encens qui sont un élément important de la civilité et de la vie sociale. L'Oman, terre d'Islam ibadite, courant minoritaire et replié sur lui-même, volontiers secret, est aussi de longue date un pays de commerçants et de navigateurs, tolérant avec l'étranger, avec lequel on évite toutefois soigneusement de se compromettre sur des points considérés comme essentiels. L'archéologue peut ainsi être surpris que, alors que les brûle-parfums traditionnels sont un symbole du pays, reproduits en réduction sur les timbres-poste ou en maquettes gigantesques au centre des ronds-points, la découverte d'un modèle vieux de 4500 ans, preuve physique de l'ancienneté de la tradition saluée

*Serge Cleuziou*

avec enthousiasme par les ouvriers de la fouille et les habitants du village, soit fraîchement accueillie par les autorités.

La phrase titre : « Tu ne vas pas m'apprendre qui je suis », a été prononcée par le directeur des Antiquités du pays, par ailleurs un ami. Si on laisse l'archéologue porter ses outils dans les aspects physiques d'un passé dont on est bien conscient qu'il est une partie de soi, on n'en a que plus de raisons d'être prudent, et les découvertes anecdotiques, poteries et si possibles trésors, sont dans cet ordre d'idée moins dangereuses que celles qui touchent à l'essentiel. Ce passé-là n'appartient pas aux autres et, puisqu'ils semblent capables d'en exhumer des éléments jusque-là inconnus, ce n'est pas à eux de décider en quoi ils interviennent dans « qui je suis ».